

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Jean-Philippe WARREN, *Edmond de Nevers. Portrait d'un intellectuel (1862-1906)*, Montréal, Boréal, 2005, 322 p.

par Yvan Lamonde

Recherches sociographiques, vol. 47, n° 1, 2006, p. 149-151.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/013649ar>

DOI: 10.7202/013649ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Le dernier chapitre des *Mémoires*, intitulé « L'avenir », constitue en fait une sorte de « mémoire » ou de manifeste dans lequel l'auteur présente des vues proches de celles du *Manifeste pour un Québec lucide* publié en 2005 par un groupe de personnalités réunies autour de l'ancien premier ministre Lucien Bouchard, notamment sur les finances et la dette publiques, sur la place du privé dans le secteur de la santé. « Graduellement, au cours des années, écrit Claude Castonguay, mes opinions se sont déplacées de la gauche vers ce que je crois être le centre de l'échiquier politique. » (P. 245.) L'auteur présente par ailleurs, dans ce chapitre, une synthèse de sa position sur « la question nationale ». Il réaffirme que le Québec ne peut se satisfaire de l'actuel régime fédéral où il ne trouve pas la pleine reconnaissance de sa spécificité, il évoque à nouveau les « rendez-vous ratés » qu'ont été « Victoria, le Référendum de 1980 et le rapatriement de la Constitution, l'accord du lac Meech et l'entente de Charlottetown », il note que la réflexion liée à la rédaction de ses mémoires l'a amené à « mieux comprendre » les motivations des souverainistes, mais il conclut : « Sur le plan purement émotif, je suis porté à réagir comme eux, mais mon expérience m'oblige à conclure que nous devons poursuivre notre lutte à l'intérieur de l'ensemble canadien. » (P. 259.) Bien des lecteurs, me semble-t-il, pourront éprouver quelque étonnement à lire cette conclusion au terme du récit de l'« expérience », en tout cas de l'expérience politique, de l'auteur.

Yves MARTIN

Jean-Philippe WARREN, *Edmond de Nevers. Portrait d'un intellectuel (1862-1906)*, Montréal, Boréal, 2005, 322 p.

Après les études de Claude Galarneau (1959), Hans-Jürgen Lüsebrink (2002) et Jacques Blais (2004), le défi était de taille de cerner une vie polyvalente et complexe avec une documentation lacunaire, qui se limite pour l'essentiel à une œuvre publiée et peu diffusée à l'époque de sa parution. Jean-Phillipe Warren, qui a pu bénéficier des travaux d'édition de textes de Nevers, de Lüsebrink et de Blais, n'aurait restitué que la trame et les tensions de cette vie que l'entreprise eût valu la chandelle. Car il faut porter attention aux tensions de la vie et de la pensée de Nevers pour comprendre que et comment l'homme puisse encore nous parler.

Car à qui de Nevers a-t-il parlé ? On compte certes quelques recensions à la parution de ses livres à diffusion très restreinte, mais qu'en est-il des lectures de l'œuvre et de son intégration dans une réflexion postérieure ? Tardivel l'a-t-il lu ? Et Groulx ? Et Montpetit ? Et Laurendeau ? Comment de Nevers a-t-il fait son chemin dans la pensée québécoise ? L'ouvrage n'aborde pas cette question et tient pour acquis qu'on connaît la place de Nevers dans un panthéon local de penseurs et d'essayistes et que cette place est évidente.

L'auteur, qui a la fierté répétée de son humilité (p. 13-15), nourrit peut-être sa biographie de l'ambiguïté même de son protagoniste dont il écrit qu'il est

« parfaitement atypique et singulièrement représentatif ». Imaginons un botaniste qui aurait à classer cette espèce dans une taxonomie. Dans sa conclusion qui n'en est pas une et où l'auteur continue de penser son personnage, il peut écrire : « la logique de Nevers est chaque fois identique : devant toute idée nouvelle, devant tout phénomène inédit, son conservatisme l'emporte inmanquablement... » ; et, dix lignes plus bas : « Au fond, Nevers croit trop profondément au progrès pour suivre la pente de son conservatisme » (p. 280). Le biographe ici n'est pas entomologiste : il épingle plus difficilement son sujet et les formes et couleurs du papillon sortent peu découpées sur la planche. Peut-être s'agit-il d'une lecture postmoderne de Nevers, une lecture éclatée, jongleuse et qui se refuse au risque d'une clôture même minimale. L'ambiguïté est-elle ici dans l'objet ou dans le sujet ?

L'approche est globalement chronologique et en raison des sources disponibles aux différentes périodes – les textes imprimés pour l'essentiel –, l'insistance est plus ou moins sur la vie ou sur la pensée de Nevers. L'auteur suit de Nevers à la haute altitude de grandes intuitions détectées au collègue et dont il cherche la récurrence au fil de la vie plutôt qu'à la basse altitude d'une pensée qui se formerait, se nommerait, hésiterait, se souviendrait, s'accomplirait ou pas. Il y a quelque chose du biographe-narrateur omniscient dans le style de J.-P. Warren (p. 18, 23, 29, 37, 46, 60, 67, 157, 266) qui fait parler, vivre, éprouver « un pincement d'ennui », sentir intensément son personnage. Il n'est pas sans intérêt de s'interroger sur les incidences épistémologiques d'une telle posture du biographe.

Le lecteur se demandera aussi si l'auteur lui-même n'a pas de sérieux doutes sur l'originalité intellectuelle et politique même de Nevers. Les idées formulées dans *L'avenir du peuple canadien-français* sont « monnaie courante » (p. 121) au moment de la publication du volume pour ne pas dire que l'ouvrage « répète une rhétorique banale et simpliste » (p. 122). Quant au « programme » de Nevers, il « reprend le triptyque qui est devenu le lieu commun de son époque : éducation, culture, colonisation » (p. 216). L'identification de ce qui serait original dans la pensée de Nevers s'imposait donc a fortiori, et je ne suis pas certain que le lecteur trouvera dans cette biographie cet impératif d'une clarté minimale. Cette faiblesse tient pour une part au manque de contextualisation de la vie et de la pensée du protagoniste. Je prendrai comme signe de cette faiblesse les propos de M. Warren sur l'appartenance de Nevers au clan des dreyfusards. Non seulement le lecteur ne pourra pas savoir à partir de quelle source de Nevers est déclaré avoir été dreyfusard dès 1891 (p. 199), mais aucune référence aux études sur le dreyfusisme au Québec ne permet de voir si et comment de Nevers serait « parfaitement atypique et singulièrement représentatif ». Même carence à propos de ces « Reven dicateurs des droits et prérogatives de la langue française dans la province de Québec » de 1902 (p. 244) : où s'insèrent-ils précisément parmi tous ces dénoncia teurs de « L'anglicisme, voilà l'ennemi », de Buies à Tardivel et à la Ligue des droits du français ? Si l'auteur a voulu faire « un essai où pensée intellectuelle et itinéraire biographique se complètent et se répondent dans un constant chassé-croisé inter-prétatif » (p. 14), le charme de la dialectique langagière n'agit pas au point de faire oublier l'absence d'un chassé-croisé entre l'itinéraire biographique et l'itinéraire

sociologique. L'approche demeure endogamique, avec çà et là quelques sorties exogamiques.

Du point de vue éditorial, les sources des affirmations sont souvent absentes : sur l'alphabétisation à Nicolet (p. 24), sur la lecture de Baudelaire (p. 53), à titre d'exemples. Quant aux « chaires de philosophie » (p. 32) et aux « cellules » (p. 41) d'étudiants dans les collèges classiques, je n'en ai pas rencontré. Le château Ramezay est à Montréal ; le château Ramsez (p. 213) est peut-être à Alexandrie. Mallarmé rime avec Stéphane et non avec « Gustave » (p. 223). *Idem* devrait s'employer dans les notes pour indiquer la répétition du même auteur, *ibidem*, celle du même titre.

Bouclant jusqu'à un certain point les études de C. Galarneau, P. Trépanier, F. Ricard et les introductions et chronologie de H.-J. Lüsebrink et J. Blais, M. Warren fournit une trame pour suivre dorénavant de Nevers, une trame enrichie à propos de sa vie aux États-Unis. La biographie se termine par un chapitre conclusion dont la formule est peut-être un fragment présocratique : « Tenir les deux bouts de la vérité et tout l'entre-deux ». Où est le sphinx ?

Yvan LAMONDE

Département de langue et littérature françaises,
Université McGill.

Marcel TRUDEL et Mathieu D'AVIGNON, *Connaître pour le plaisir de connaître. Entretien avec l'historien Marcel Trudel sur la science historique et le métier d'historien au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, 80 p.

Ceux qui ont déjà fréquenté l'œuvre de l'historien Marcel Trudel ou qui ont lu ses *Mémoires d'un autre siècle* (Boréal, 1987) n'apprendront rien de neuf à la lecture de ce petit livre. Il faut dire que l'entretien entre le doctorant et son mentor fait à peine 42 pages, ce qui est bien peu pour une aussi longue carrière. L'introduction de Mathieu D'Avignon est plutôt complaisante, comme c'est souvent le cas dans ce genre d'ouvrage, et souffre d'un manque de perspective historiographique. Le doctorant ne fait que reprendre l'image que le vénérable chercheur espère vraisemblablement laisser à la postérité, celle de l'apôtre infatigable d'une « histoire scientifique, méthodique et rigoureuse » (p. 2) qui, envers et contre tous, proposa une « relecture scientifique du passé » (p. 7). À la fin de l'ouvrage on retrouve une bibliographie mise à jour des nombreux écrits de l'historien qui sera certainement utile aux spécialistes de la Nouvelle-France ou de l'historiographie québécoise.

L'œuvre abondante de ce professeur émérite ne peut que susciter le respect. Ce nonagénaire sait donc de quoi il parle ; la déesse Clio, il l'a côtoyée toute sa vie. On aurait donc aimé retrouver des questions un peu plus nombreuses et parfois moins naïves – exemple : « Existe-t-il une mémoire collective au Québec ? » (p. 59) – ainsi que des réponses plus longues et mieux structurées. Cela dit, Marcel Trudel